

Rio-de-Janeiro. Le 11 Juin 1846. Dimanche.

Mon bien aimé, comme je t'aime et que de

M

soucis tu me donnes ! Je commence par te dire que grâces

à Dieu nos 5 chéris et ta femme se portent bien ; que n'es-

tu ta mon chéri aimé pour que nous te disions tout tout ce que

tu es pour nous. J'ai reçu hier soir ta lettre et quelle lettre mon

aimé, si bonne si affectueuse, c'est elle qui me chagrine le plus, tu

es trop bon, nous nous aimons trop et cette cruelle séparation ne peut

que nous chagriner chaque fois un peu plus. Si encore tu jouis

sais d'une bonne santé, si je pouvais au moins avoir cette tranquillité

d'esprit ! Mais non tu es souffrant, tu as été au lit pendant

5 jours et d'autres t'ont soigné, d'autres ont cherché à calmer ta fièvre

Ne crois pas, chéri, que je sois ingrate, oh, je remercie de tout cœur

Mathilde qui te reçoit chez elle, Franz et Adolphe qui te donnent des

soins, je suis reconnaissante de savoir que tu as été souffrant à

Paris ou tu avais des soins dévoués, plutôt qu'à Hambourg où tu au-

rais été si seul, mais chéri il faut comprendre et me pardonner

si je souffre de n'avoir pu être à ta place de Franz ta chère main

dans les miennes. J'aurais sans doute eu du chagrin de t'entendre di-

re, mais j'aurais eu en même temps l'esprit distrait par des soins

à donner ; enfin Dieu est bon, il veut sans doute nous éprouver

mais je ne t'en remercie pas moins, de tout mon cœur, de m'avoir

donné un mari et des enfants comme les miens. Quand je pense

mon cher aimé, que c'est aujourd'hui le 11 juin et que nous formions

de si beaux projets de retour pour dans un mois juste, tu me par-

les d'un retard, tu es amari par tes affaires, cette pensée m'est venue,

c'était si long jusqu'au 11 juillet, et il me faut encore avoir de

la patience et du courage, jusqu'à quand, chéri bien aimé, tu ne

m'en dis rien ? J'ai tort de te parler ainsi, tu dois souffrir déjà

bien assez, pour ta part, de ce retard. Pourquoi voudrais-tu toujours

travailler plus que ne le permettent les forces humaines ? pourquoi

aller encore au Havre, cela te fatigue tant ces voyages ? Enfin

je ne veux pas te gronder, assieds sur tes genoux j'en aurais le

couage et le droit; si loin, je ne le puis; te dire que je t'aime et  
te montrer que je vis de ta vie, voilà tout ce dont je suis capable.  
Les enfants et moi nous faisons tant de beaux châteaux, je con-  
mençais déjà à mettre toute la maison en ordre, en fête, on a  
lettre écrite le 30 mai t'attend à Lisbonne, celle du 4 juin à Das  
Kas, le 9 juin j'ai été comme une âme en peine ne pouvant  
pas causer avec mon bien aimé; à Bordeaux, ma lettre serait ar-  
rivée beaucoup trop tard, à Pernambuco trop tôt, enfin chéri  
je t'adresse celle-ci à Bordeaux, à tout hasard, mais au fond  
du cœur j'espère que tes affaires ne t'empêcheront pas de t'em-  
barquer le 20 juin. Crois-tu que le bon Dieu ait voulu  
nous punir des beaux rêves que nous formions pour le 11 juillet?  
Je ne le crois pas, car Il est bon, et jamais je n'ai pensé à ton  
retour, jamais mon esprit ne se porte sur toi et les enfants,  
sans qu'Il soit mêlé à toutes mes pensées, sans que je vous mette  
sous Sa protection ou que je Le prie par le bien nos vœux.  
Peut-être est-ce un bien que tu restes plus longtemps en Europe  
je me résigne, mon Dieu, pourvu que tu sois en parfaite  
santé, mais, je t'en prie chéri, laisse de côté le trop de tes affaires.  
Pourras-tu au moins partir le 5 juillet, les vapeurs t'ont touché  
ils déjà à Rio? Ah! s'il me faut encore attendre 2 mois!!  
Mathilde m'écrit une petite lettre, entre nous, elle aurait bien  
pu m'écrire un peu plus longuement sur toi, surtout sur ta  
dernière maladie. Elle me dit que le 18 mai vous avez été, tou-  
les deux faire une promenade en voiture jusqu'au Bois de  
Boulogne, j'ai été heureuse de savoir qu'après cette fièvre  
et avant de te remettre au travail, tu aies pris ce repos et  
cela m'a pu que te faire du bien moralement et physique-  
ment. Elle m'a dit aussi que tu voulais absolument prendre  
des bains de douches et te soigner à Paris tout en travaillant,  
petit fou, tu ne sais donc pas qu'au milieu de tes affaires  
tu ne seras jamais raisonnable et que c'est surtout <sup>les affaires</sup> ~~celles~~ qu'il  
faut fuir. Je suis doublement heureuse que tu ailles à Plombières.

D'abord c'est ce qu'il te faut pour te forcer à reposer ton corps  
et ton esprit, et puis je ne voudrais pour rien au monde que  
tu suivies un traitement de douches, je suis persuadée que cela te  
ferait beaucoup de mal, je viens même te prier, pendant que  
j'y pense, de ne pas prendre des bains froids ni en Europe ni à  
bord; prends des bains demi chauds; tu m'obéiras n'est-ce pas,  
chéri? Mathilde m'a aussi écrit que le 22 ou 23 mai tu partais  
pour Plombières, or aujourd'hui tu as dû finir tes bains, demain  
tu reviendras à Paris et tu as encore 8 jours pour tes affaires,  
n'est-ce pas assez, et ne pourras-tu t'embarquer le 20 juin? Si  
c'est à cause de mes commandes particulières que tu retardes ton  
voyage, tu aurais bien pu les laisser de côté. Le plus beau co-  
deau que tu puisses m'apporter c'est ta chère présence et le plus  
tôt possible. Mais je sais bien va, que ce n'est pas pour des affaires  
particulières que tu laisses si longtemps ta maison de Rio; tu es trop  
esclave de ton devoir, certes il faut le faire son devoir, mais qui  
pourrait t'en vouloir de ne pas faire l'impossible. Je suis bien  
fâché contre le Dr. Millard et n'éprouve plus aucune sympathie ni  
reconnaissance pour lui; ils pensent bien tous de donner la main  
tous ces savants médecins qui ne servent que pour les rhumes et les  
maux de tête. — Je regrette que tu n'aies pas encore vu les Vahis,  
pour sûr ils t'auraient parlé avec affection de ceux que tu aimes  
et cela t'aurait fait plaisir. Elle a dû être bien tourmentée d'avoir  
son enfant malade, mais ils sont heureux, ils sont ensemble  
moins. Quand M<sup>r</sup> Karl revient-il? Et M<sup>r</sup> Jules qui devait faire  
le voyage avec toi le 20 juin? — J'ai donc reçu ta petite et affec-  
tueuse lettre du 19 mai, ~~le~~ le 10 juin, par le vapeur français.  
S'imaginant que la voile le pacifique était entrée le matin de bon heure,  
espérant avoir une lettre, j'ai envoyé Emile en ville et il m'est re-  
venu les mains vides; ton silence m'a fait de la peine et cela m'a  
mis en colère contre tes affaires, car c'est ce que j'ai accusé, mais en  
fin je me consolais, espérant recevoir une longue lettre par le fran-  
çais, jugez donc, chéri aimé, si mon cœur a battu en recevant  
ta si courte lettre, je me suis bien doute de ce qui en était, cependant  
je n'aurais jamais pensé que ton retour devait en souffrir.  
Comme je te remercie tout de même, mon bien chéri, pour cette affe-

tuence petite lettre, car je l'appelle petite, mais elle est plus longue  
 que celle de Mathilde, et puis qu'il y a différence, la tienne est si plu-  
 ne de cam, chaque mot est un trésor de bonheur pour moi; mais je  
 n'en veux à personne, dans ce moment-ci, je ne sais recevoir de bien  
 et apprécier que ce qui me vient de mon bien aimé et je ne sais écrire  
 qu'à lui, si je ne parle pas ou n'entends pas parler de lui, tout me  
 paraît si fade. Je voudrais que mes sœurs que ta sœur m'écrivent  
 et ne me parlassent que de toi, cela me ferait tant de bien! Sabine  
 aurait bien pu me parler de toi avant son départ de Paris! —  
 Tu crois et tu crains, mon bon chéri, que je ne puisse te lire? et bien  
 tu te trompes, non seulement je lis chaque mot, mais je lis con-  
 ramment de la première fois, sans m'arrêter. Je vois cependant à  
 ton écriture, chéri, si tu es souffrant ou non et je voudrais ne pa-  
 rant te fatiguer, je voudrais te sauter au cou et jeter au loin ta  
 plume en te disant: viens, viens te reposer; mais je ne suis pas là,  
 chacun de tes mots me sont si précieux, et tu ne te reposerai pas  
 plus pour cela, car tes affaires me voleraient bien encore ce temps de  
 repos, il vaut donc mieux que j'en profite; j'ai du moins le bon-  
 heur et la gloire de savoir qu'en m'écrivant, ton esprit est en repos  
 ton cœur satisfait. — Je voudrais que tu viesses les enfants, ils sont  
 si gais, si contents, si bien portants, la petite bébé Gabie a une  
 petite dent en plus, en haut. Néné et Bébé travaillent toujours  
 bien. Mathilde et le petit Gustave renforcissent et grandissent beau-  
 coup. Ils courent de caresses leur papazinho. Où dois-je t'écrire,  
 chéri, je ne puis avoir du courage et de la patience sans cela; quand  
 pars-tu, que dois-je faire? Encore 2 mois! c'est affreux! Si j'étais  
 riche, si je ne craignais pas de te facher ou de t'effrayer, je t'envoie  
 un télégramme aujourd'hui même pour t'être sûre de ta santé, de ton  
 retour. Et mes lettres qui t'attendent à Lisbonne à Dakar? je ne vou-  
 draient pas cependant qu'elles se perdent, je te dis tant de folies! Si tu peux  
 les réclamer voilà l'adresse que j'ai mise: À l'Agence de la compagnie  
 des messageries maritimes pour M<sup>rs</sup> G. & L. négociant à Rio passage à  
 bord de la Guionde. Sur celle de Dakar je n'ai pas mis (négociant à Rio,  
 j'est l'aimé, mon amour chéri, mon tout, je t'aime, je t'embrasse du même  
 que Dieu te donne la santé, qu'il nous réunisse bientôt et nous l'en-  
 remercierons ensemble, tu le veux bien n'est-ce pas, cher, cher et unique